

Au sujet du risque

Suzanne Jacob

Numéro 57, automne 1993

Entre le risque et la violence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14843ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jacob, S. (1993). Au sujet du risque. *Moebius*, (57), 19–24.

AU SUJET DU RISQUE

Suzanne Jacob

À l'école de musique, il y avait une violoniste et elle voulait devenir violoniste. Elle mangeait beaucoup et elle restait très maigre. Voilà pourquoi elle était allée consulter un médecin. Elle était rousse et elle avait expliqué au médecin qu'elle souhaitait prendre du poids tout au moins dans le bras qui conduisait l'archet. Le médecin ne connaissait pas de thérapie qui aurait pu convaincre un seul bras droit d'un corps humain de prendre du poids. La seule thérapie qu'il pouvait proposer allait répartir du poids dans plusieurs régions du corps, mais surtout, cette thérapie comportait un risque pour la future fertilité de la violoniste. La violoniste, parce qu'elle désirait absolument et passionnément devenir violoniste avait pris le risque de suivre la thérapie à risque et pour finir, elle a eu trois enfants.

Il y avait aussi, à l'école de musique, une chanteuse, une mezzo, et elle voulait devenir mezzo. Elle mangeait très peu mais elle restait assez grosse, c'était le mot qu'elle employait pour parler de sa corpulence, grosse, en dépit de sa voix de mezzo, de sa superbe voix de mezzo. Elle était la seule personne corpulente de toute l'école de musique, la seule à soulever sur son passage toutes les harmoniques du puissant parfum de la fertilité, mais elle était allée consulter un médecin dans l'espoir qu'il connaisse une thérapie qui lui fasse perdre du poids. Or le médecin ne connaissait que

des thérapies qui comportaient des risques à la fois pour la voix et pour la future fertilité de la mezzo. Elle a pris tous les risques et pour finir, elle a eu trois enfants.

Quand on marche, on risque de perdre l'équilibre. Quand on ne marche pas, on risque d'avoir des enfants.

On arrive au monde complètement plié. Si on venait au monde déjà tout déplié, il faudrait faire abolir le futur, le subjonctif et le conditionnel.

Ceci dit, quelques années plus tard, j'ai pris un appartement au rez-de-chaussée parce que je désirais faire l'expérience du rez-de-chaussée avec vue arrière sur la ruelle et le terrain vague. Or à l'étage au-dessus respirait une anorexique. À sa demande, je me suis mise à lui faire la lecture de ses recettes préférées pour l'endormir. Elle s'endormait à soixante-dix livres. Et un ami m'a prévenue qu'à soixante-dix livres, l'anorexique risquait de me mourir en cours de recette. J'ai fait alors très attention de ne pas lui lire les recettes trop épicées qu'elle réclamait, ni les recettes de bêtes qui laissent des os dans la nourriture. Je relisais régulièrement la *crème caramel*. Pour finir, elle n'est pas morte parce que l'anorexie est un mode de contraception.

Si le titre d'un entretien est Montréal, tout le monde s'attend à ce que le thème soit Montréal. Mais si le titre est Le Risque, tout le monde s'attend ou ne s'attend pas, ou s'attend à moitié à ce que le thème soit ou ne soit pas ou ne soit qu'à demi Le Risque. C'est pourquoi quelqu'un devrait suggérer à Valérie Fabrikant de demander à l'Union des écrivains de lui fournir un écrivain pour l'assister dans sa défense. Seul un écrivain me paraît être en mesure de comprendre la nature des ennemis de Fabrikant. Le risque serait que l'écrivain, à son tour, n'assassine le Fabrikant, au bon moment. Il faudrait alors repêcher un héros du Gala de l'Excellence pour maîtriser le nouvel assassin, mais juste au bon moment, après la date d'expiration de Fabrikant. Puis l'écrivain pourrait demander à l'Union des artistes de lui déléguer un membre pour l'assister dans sa défense et faire avancer le dossier. Quand tout semble inerte et paralysé, quand tout végète et croupit, si on tend bien l'oreille, on entend encore les dossiers avancer.

Plusieurs se font examiner la vue lorsqu'elle se brouille. Plusieurs ne se font pas examiner l'ouïe dans le brouillard. Il y a une femme très belle, je connais à peu près son adresse, elle a parlé très fort pendant toute sa jeunesse pour brouiller les regards qui s'attachaient sur elle. Elle sifflait et crachait et jetait ses phrases dans les yeux de tous. Elle se disait qu'elle baisserait le volume quand elle serait enfin laide et vieille, car elle confondait laide et vieille. Or elle est devenue sourde avant de devenir laide et vieille, et le volume a encore monté d'un cran, et les gens ont dit qu'elle était devenu vieille, dommage, car toujours si belle. Et une petite grosse aussi, enflait toujours sa voix dans la croyance que ça la ferait paraître plus petite, et au contraire, un très gros parlait doucement et devenait à chaque fois plus petit. Dans une grande mesure, le comportement de la voix humaine s'adresse au locuteur lui-même et l'opinion s'en scandalise. Le comportement vocal de l'opinion scandalisée s'adresse à l'opinion elle-même.

Car à qui s'adresse le facteur? Et arrive-t-il un jour à destination? Après avoir comparé le poème à une bouteille jetée à la mer et adressée à celui qui se découvrira son destinataire, le poète s'est jeté lui-même à la mer complètement désadressée. Nul ne saura jamais, mais l'opinion prévaudra, l'océan a son âme.

Lorsque nous sommes entre nous, nous croyons que nos ennemis sont tous dehors. Mais si nous restons entre nous un tout petit peu trop longtemps, nous sommes effrayés de découvrir que plusieurs ennemis sont en train de se déplier à toute vitesse entre nous à l'intérieur pour nous aider à demeurer ensemble s'il y a lieu, ce jour-là, de rester ensemble. Nous portons chacun les germes de plusieurs petites bouderies nécessaires car sans balise l'œil humain ne peut évaluer aucune distance. Il est nu, aboli.

J'essaie en vain, vous l'entendez, de me rapprocher d'un risque, d'en provoquer un à venir prendre mes mesures. Je le piégerai dès qu'il aura osé paraître dans cette galerie. Mais je crains le pire. Je crains que le risque ne puisse jamais s'exposer dans une galerie. Il aurait mieux valu, alors, tenir cette réunion dans un des chics salons

Dallaire où on peut examiner en face les conséquences de certains risques. Mais le risque lui-même, lui-même le risque, s'expose-t-il au risque d'exposer?

C'est comme Marie. À chaque fois qu'elle prenait son paquet de cigarettes, elle lisait à haute voix l'augmentation du risque qu'elle encourait à en fumer une. Puis elle a eu cette hémorragie cérébrale qui l'a définitivement coincée entre la rue Saint-Hubert et la rue Berri, au Saint-Georges, derrière le Lord Berri, chambre 303-A. Pendant près de trois ans, tout semblait joué, et Marie disait avec sa demi-bouche et son demi-corps qu'au moins l'angoisse du lendemain avait disparu de sa vie. Sauf que voilà, le corps poursuivait son dépliement sans s'occuper de notre chaude ironie : La mammo est positive, il faut faire une biopsie. Je me repose donc la question, le risque a-t-il une opinion?

Être sous l'hypnose de sa propre opinion, voilà un état naturel, c'est l'état naturel de l'opinion, c'est son mode naturel de survie et il méprise le risque. La prise de conscience de cet état d'hypnose équivaut à une brutale réduction de l'espérance de vie naturelle, parce que la prise de conscience de cet état d'hypnose signifie la perte de l'état d'hypnose dit naturel. Or la perte de l'état d'hypnose dit naturel marque la fin de l'opinion et le début de la pensée. Comme nous l'avons constaté en nous touchant les cheveux, la pensée n'a pas fait beaucoup de chemin depuis ses débuts dans l'humanité alors que l'opinion fait des bonds quotidiens. Nous sommes tous bien plus profondément hypnotisés que n'importe quel ayatollah, hypnotisés par notre opinion que c'est l'ayatollah qui produit l'intégrisme. Pourtant, c'est l'intégrisme, opinion hypnotisée dans son état naturel, qui produit l'ayatollah.

Chaque être humain dès son apparition dans l'humanité devient un récit de lui-même. C'est en se récitant au cours de son passage dans le monde que chaque être humain trouve la force et le carburant pour poursuivre son dépliement. C'est en comparant son récit aux récits qui l'entourent que l'être humain confirme son récit, l'amende, le rétracte, l'égalise, le juge, le confirme, l'absout, le console, le rassure, l'inquiète, le défend, l'arme et le muscle, le masque et

le déploie, orientant par là son dépliement. L'être humain, poursuivant le récit qui le déplie, éprouve ce terrifiant besoin de croire que celui-qui-n'est-pas-lui croit de la même façon hypnotisée à son récit personnel, et que si celui-qui-n'est-pas-lui n'a pas la même croyance à son récit personnel, il le trahit. Comme l'art propose à chaque être humain d'en finir avec l'hypnose de son propre récit en entreprenant un récit du récit, il arrive que l'art soit accusé de trahison de l'état d'hypnose naturel nécessaire à tout être humain pour poursuivre son dépliement dans le futur, le subjonctif et le conditionnel. Et comme nous vivons dans cette confusion de nous-même et du récit de nous-même, nous accusons l'art de trahison. L'art ne nous aime pas parce qu'il ne récite pas son récit personnel mais toujours son récit du récit personnel, son récit des multiples récits du monde. L'art récite que le récit peut à chaque instant devenir une décision de récit entre mille récits possibles et entraîner la chute de l'ayatollah, du soutien-truc ou du tchador. Apprenant cela, il arrive que des artistes se mettent à avoir terriblement mal au ventre. Et ce que je trouve remarquable, c'est que j'ai beau carburer, aucun risque ne se pointe, ni en bas d'or, ni en babouche, si ce n'est sous la forme de son propre spectre.

Ce que je trouve remarquable aussi, c'est que plus la confusion augmente plus le risque de confusion diminue. C'est lorsque la confusion devient totale que le risque de confusion se trouve anéanti. Je crois que je dois changer de stratégie. Je vais changer de stratégie. Je me suis trop appliquée et tous les risques ont fui. Non, il faut vraiment que je change de méthode de travail. Ça fait des années qu'on me le dit. On me dit toujours de m'abandonner à la vie, des cesser de réfléchir au récit du récit en attachant mes cheveux. Le risque, je l'envoie donc pour l'instant balader dans mon réseau auditif juste pour voir sous quelle forme il va revenir de ce parcours dans le grand nerf vagal, dixième paire crânienne. Il me revient, il revient ayant permuté des lettres : c'est le cirque qui revient, et en faible écho, le ski. Je n'aime pas tous ces «i», qui se répercutent dans ma nouvelle décontraction. Le i est la voyelle du stress par

excellence. Pour limiter le stress, je vais plutôt parler du rasque, ou du rosque, ou du rusque. Essayons le rasque. Le rasque de ne pas être aimée, le rasque de perdre, oui, le rasque de devenir dingue, de s'écraser, l'avion, de s'effondrer, l'économie, de s'ouvrir, la terre, d'en manquer, de cigarettes, de le rater, l'épisode, rasque, casque, flasque, bourrasque, c'est beaucoup plus détendu que le risque, bisque, disque, confisque, car le «i» est une voyelle pleine de rasques pour des locuteurs qui ont comme moi des problèmes d'accent. On va en ski ou en ské? On risque, ou on résque? Aussi bien partir en ska, le ska est la solution sans rasque. J'entends bien que le rasque a déjà endigué toute confusion. Il ne me reste que le problème de la transmission à résoudre.

Il y a donc six bébés, les trois de la violoniste et les trois de la mezzo. Devra-t-on leur apprendre que ce n'est pas le récit qui comporte le rasque, mais bien la nouvelle que tout récit peut éternellement être redécidé? Devra-t-on leur apprendre à dire rasque ou à dire risque si nous voulons qu'ils ne nous suppriment pas nos pensions de vieillesse?

Merci.